

Jack London (1876 – 1916)

Une vie peu banale

Né en 1876 à San Francisco, Jack London (de son vrai nom John Griffith Cheney) dut, dès sa plus tendre enfance, faire face aux dures réalités de la vie. Fils de père inconnu et d'une mère malade, il est souvent laissé à lui-même et doit se débrouiller comme il peut. L'école finie, il travaille tout d'abord dans une fabrique de conserves, avant de s'associer à une bande de pirates qui pillent les élevages d'huîtres le long des côtes du Pacifique. À 16 ans, Jack se fait enrôler comme marin sur un navire de chasseurs de phoques, qui l'amène jusque sur les côtes du Japon et dans les eaux glacées de l'étroit de Bering, un voyage dont le compte-rendu, première œuvre du jeune London, sera publié en 1893 sous le titre de « Typhoon off the Coast of Japan » par le *San Francisco Morning Call*.

De retour en Californie, il est embauché par une usine de jute et apprend à connaître les conditions, proches de l'esclavage, dans lesquelles les ouvriers sont contraints de travailler. Il s'y adapte, tant bien que mal, mais les injustices dont il est témoin ne le laissent pas indifférent et il quitte cette prison lorsqu'on lui demande de remplacer un ouvrier qui vient d'être licencié sans motif. Dans un pays confronté à sa première grande dépression économique, Jack London épouse la cause ouvrière et se joint à un groupe de chômeurs décidés à faire valoir leurs revendications auprès du président des États-Unis. Cette longue marche, qui mènera des centaines d'ouvriers en colère de San Francisco à Washington, n'aboutira à rien, mais permettra au jeune écrivain de côtoyer des leaders du mouvement socialiste américain et de se familiariser avec leurs idées.

Si son intérêt pour le sort des classes défavorisées constitue un des fils conducteurs de sa biographie, il en est de même pour le goût de l'aventure. Une fois quitté ses camarades, Jack London se dirige depuis New York vers la frontière canadienne, en vivant de ce que les habitants des villages sur son chemin veulent bien lui donner, en dormant à la belle étoile et en empruntant clandestinement des rames de trains marchandises. Aux chutes du Niagara, il est arrêté pour vagabondage, condamné à un mois de travaux forcés et incarcéré dans le Eire County Penitentiary, expérience dont il relatera dans deux récits

publiées en 1907 dans le recueil *The Road*.¹ Nous reviendrons plus tard sur ces deux textes. Il suffira de souligner ici que London, ébranlé par ce qu'il a vécu pendant son court séjour en pénitencier, sort de prison avec la ferme intention de ne plus y retourner : non à cause des privations subies, mais pour ne pas devenir une loque comme ceux qu'il a côtoyés. La voie de sortie est vite trouvée. Intelligent, avide de savoir, féru de lectures dès son enfance, Jack London s'inscrit dès son retour à San Francisco à l'université de Berkeley. Il veut à tout prix réussir dans la vie : non comme un rouage de cette autre prison qu'est la société capitaliste, mais en tant qu'écrivain.

Étudiant, le vagabond se fraie peu à peu un chemin dans la « bonne » société, flairant les raccourcis qui pourront le conduire au succès. Ceci ne l'empêche pas de s'inscrire au parti socialiste d'Oakland et s'engager en tant que militant. Mais les études prennent trop de temps et la révolution n'est pas pour demain. Impatient, Jack London quitte l'université et lorsque la fièvre de l'or éclate, il y succombe sans trop de résistance. En 1897, il part pour le Klondike, avec dans son sac Herbert Spencer, Karl Marx, Charles Darwin, la Divine comédie, le Paradis perdu de Milton et Friedrich Nietzsche. Il revient à la maison une année après, riche de 4 dollars en poudre d'or et plein d'idées d'écriture. Ses manuscrits trouvent preneur auprès de revues parmi les plus importantes de l'époque, sa carrière d'écrivain est lancée. À vingt-quatre ans, il peut envisager de vivre de sa plume. En avril 1900, date de parution de son premier livre, *The Son of the Wolf*,² Jack London se marie avec Bessie Maddern. Le sentiment d'avoir lui-même fermé le cadenas de sa prison au moment même où les revenus de ses publications lui donnent enfin accès à la liberté dont il avait rêvé, plonge l'écrivain dans une vie de débauche et d'excès. Il flambe tout ce qu'il gagne dans les mêmes quartiers interlopes dans lesquels il avait trempé pendant son adolescence. En 1902, au bord de la dépression, Jack décide de partir pour l'Europe et s'installe à Londres avec un projet dans la tête, rédiger une série de reportages sur le West End, le quartier le plus pauvre de la capitale britannique, avec le regard d'un explorateur de terres inconnues : « *I was open to be convinced by the evidence of my eyes, rather than by the teachings of those who had not seen, or by th*

¹ Traduction en français: *La route: les vagabonds du rail*, Paris, Phébus, 2001

² Traduction en français: *Le fils du loup*, Paris, Phébus, 2000

words of those who had seen and gone before ». ³ Pendant trois mois, l'écrivain arpente les ruelles du West End avec des habits usés qu'il achète chez un marchand du coin, discute avec les habitants, hume les odeurs nauséabondes qui se dégagent des logements insalubres, s'encanaille avec les ivrognes. Il en résulte un livre, *The People of the Abyss*, ⁴ qui doit être considéré comme une pièce magistrale d'analyse ethnographique et sociale.

De retour en Californie, London replonge dans l'écriture, *The Call of the Wild* et *The Sea-Wolf*, ⁵ publiés respectivement en 1903 et 1904, deviennent des best-sellers et le consacrent comme un des écrivains les plus populaires de l'époque. Si le succès est au rendez-vous, sa vie privée est moins reluisante, la relation avec sa femme se dégrade. Dans une lettre à son ami George Sterling, il écrit : « *She want to make me a house animal that won't go anywhere without her approval. And worse than anything else, she's converting that bungalow into a prison* ». ⁶ De cette prison, il s'en évade, en acceptant un poste de correspondant à Tokio, pour couvrir la guerre qui vient d'éclater entre la Russie et le Japon. Son séjour sera de courte durée. Arrêté une première fois parce que soupçonné d'être un espion à la solde des russes, il est expulsé du pays pour avoir agressé un soldat japonais.

À San Francisco, les problèmes l'attendent. Son divorce fait la une de la presse et sa situation financière, malgré le succès commercial de ses livres, reste précaire. Jeune auteur, Jack London a choisi l'écriture pour éviter le travail salarié, maintenant l'écriture devient un travail, ses dépenses étant toujours en avance sur les honoraires qu'il touche. Il achète un terrain, dont le prix est au-dessus de ses moyens, en rêvant de devenir fermier. Les dettes contractées l'obligeront à écrire, au rythme de mille mots par jour. Ce sera *White Fang*, publié en 1906, un roman dans la veine de ses premiers succès. Ce retour aux récits du Grand Nord, à l'attrait de la lutte contre les forces de la nature, n'est pas un

³ Jack London, Preface to *The People of the Abyss*, in: *Novel and social Writings*, New York, Penguin, 1982, p. 5

⁴ Traduction en français: *Le peuple d'en bas*, Paris, Phébus, 1999

⁵ Traduction en français: *L'appel de la forêt*, Paris, Phébus, 2003; *Le loup des mers*, Paris, Phébus, 2002.

⁶ Cité d'après A. Kershaw, *Jack London, a Life*, New York, St. Martin's Griffin, 1998

hasard. Il signale le mépris que nourrit London pour une civilisation urbaine, dans laquelle l'individu a perdu tout rapport direct avec la vie, et son désir de retrouver le chemin de l'aventure. La ferme, ce sera pour plus tard. En attendant, il se marie avec Charmian Kittredge et se lance dans la construction d'un bateau lui permettant de faire le tour du monde, projet qu'il financera avec une série de conférences à travers les Etats-Unis et une hypothèque sur tout ce qu'il possède. Le *Snark*, c'est ainsi que Jack a nommé son bateau, lève l'ancre en avril 1907 pour un périple qui l'amènera en Australie, en passant par Hawaii, Tahiti et les îles Salomon.

De retour à San Francisco deux ans après, sa santé ravagée par la fatigue et l'alcool, l'écrivain reprend son projet de ferme, malgré une situation financière plus que précaire. Ces deux derniers livres, *The Iron Heel* et *Martin Eden*,⁷ publiés respectivement en 1908 et 1909, n'ont pas eu le succès escompté. La construction du *Beauty Ranch* durera plusieurs années, sa maison, la *Wolf House*, sera détruite par un incendie avant qu'elle soit terminée. Jack London doit continuer à écrire. Comme le fait remarquer son biographe, Alex Kershaw : « *L'écriture est désormais devenue pour lui un travail, une activité mécanique à peine différente de celle qui consiste à remplir des boîtes de sardines* ». ⁸ Le reste de sa vie est une longue bataille contre la maladie, ses écrits, toujours à la hauteur de son génie, se nourrissent de la bataille qu'il mène contre l'alcoolisme (*John Barleycorn*, 1914)⁹ et la mort (*The Star Rover*, 1915)¹⁰. Dans une dernière tentative de retrouver sa santé, il se rend une dernière fois aux îles Hawaii, où il meurt en 1916, à l'âge de 40 ans, d'un accident selon les uns, de sa propre main selon les autres.

Des loups dedans, des loups dehors

De la prison au sens propre du terme, Jack London en parle dans deux ouvrages, le premier (*The Road*) publié au début de sa carrière littéraire, le deuxième (*The Star Rover*)

⁷ Traduction en français: *Martin Eden*, Paris, 10x18, 1999; *Le talon de fer*, Paris, Phébus, 2003.

⁸ A. Kershaw. Op. cit., p. 221.

⁹ Traduction en français: *John Barleycorn*, Paris, Phébus, 2000

¹⁰ Traduction en français: *Le voyageur des étoiles*, Paris, Phébus, 2000

une année avant sa mort. Très différents dans la façon d'aborder la privation de la liberté, ils relatent l'un d'une expérience vécue, l'autre d'une expérience imaginée, bien que basée sur un fait réel.

Publié en 1907, *The Road* est un recueil de textes autobiographiques couvrant la période « hobo » du jeune Jack London. Deux de ces textes, « *Pinched* » et « *The Pen* », concernent sa condamnation et son séjour dans le *Eire State Penitentiary*. Arrêté à cinq heures du matin dans un village bordant les chutes du Niagara, Jack London est amené devant le juge qui le condamne, en 15 secondes, à un mois de travaux forcés pour vagabondage. Outré par la façon de laquelle la justice est bafouée par un juge pressé d'aller prendre son petit déjeuner, Jack en appelle à l'esprit de liberté qui a donné naissance à la nation américaine :

*„One of the kinds of liberty the ancestors of mine had fought for and died for was the right of trial by jury. [...] Here was I, under sentence, after a farce of a trial wherein I was denied not only my right of trial by jury, but my right to plead guilty or not guilty“.*¹¹

Trop réaliste (« *prosaically practical* ») pour s'attarder sur des principes, si sacrés soient-ils, London ne perd pas la tête et s'apprête à affronter les „trente jours de mystère“¹² dans les meilleures conditions. Si c'est la première fois qu'il est confronté à une telle situation, la culture marginale dans laquelle il a trempé dès son enfance lui a fourni assez de savoir sur la prison pour qu'il sache à quoi s'en tenir. Champion précoce dans l'art de la débrouille, il sait que la prison, comme tout environnement hostile, peut être amadouée en connaissant les bonnes ficelles. Il s'agit bien entendu de s'adapter, non dans le sens d'une acceptation passive, mais d'une recherche proactive des savoir-faire garantissant la survie. Jack, qui se perçoit comme « *a fluid sort of organism, with sufficient kinship with life*

¹¹ Jack London, *Novel and Social Writings*, New York, The Library of America, 1982, p. 233

¹² Jack London, *op. cit.*, p. 235

to fit myself in almost everywhere”,¹³ ne tarde pas à trouver ce qu’il lui faut. En chemin vers le pénitencier avec d’autres condamnés, un de ses camarades attire son attention. La taille d’une armoire, l’allure d’une brute, un regard violent et gentil à la fois, cet homme auquel Jack London s’empresse d’offrir du tabac, sera son guide et mentor. Avec plusieurs années de « pen » derrière lui, « rempli de sagesse », il fournit au jeune écrivain les tuyaux lui permettant de passer à travers cette expérience sans trop de dégâts.

Au lieu de s’apitoyer sur son sort, Jack London franchit ainsi toutes les étapes d’un processus d’apprentissage qui fera de lui un détenu pas comme les autres. Certes, il doit subir les humiliations inhérentes au rituel d’entrée (fouille, douche froide, habits rayés, tonsure etc.), qu’il décrit avec la minutie d’un ethnologue, mais son état d’esprit le met au-dessus de toute cérémonie de dégradation. Au lieu de se laisser transformer par son entourage, c’est lui qui transforme celui-ci, tout en respectant les lois informelles qui structurent la vie dans la jungle du pénitencier. Des trente jours de travaux forcés prévus dans la sentence, Jack n’en fera que deux. Dès le troisième jour et grâce à l’appui de la « brute au regard gentil », il est promu sous-chef de couloir. En tant que « trusty », il est non seulement libéré du travail, mais accède à un certain nombre de privilèges et à une position de force vis-à-vis des autres détenus, voire à des trafics (« grafts ») de tout genre. Conscient des avantages que cela comporte, London ne fait pas la fine bouche et en profite largement, non sans quelques relents de mauvaise conscience, vite effacés par des clins d’œil à ce qui se passe en dehors des murs de la prison :

« Oh, I know, it was like taking candy from a baby, but what would you ? We had to live. [...] Besides, we but patterned ourselves after our betters outside the walls, who, on a larger scale and under the respectable disguise of merchants, bankers and

¹³ Jack London, op. cit., p. 235

*captains of industry, did precisely what we were doing. [...] We were wolves, believe me – just like the fellows who do business in Wall Street ».*¹⁴

Des loups parmi des loups: mais il y a des loups qui sont plus forts que d'autres. Et le regard de London sur les autres est loin d'être condescendant, à en juger par la façon dont il décrit ses co-détenus :

*« Our hall was a common stew, filled with [...] hereditary inefficients, degenerates, wrecks, lunatics, addled intelligences, epileptics, monsters, weaklings, in short, a very nightmare of humanity ».*¹⁵

Plus darwiniste que marxiste, l'attitude de London vis-à-vis des pauvres et autres oubliés de la société a toujours été ambivalente, et non seulement dans les écrits dont il est question ici. Certes, il est solidaire des ouvriers exploités dans les fabriques, mais il ne cache que mal son admiration pour les exploités. Il se penche avec sympathie sur les misérables habitants du West End londonien, tout en voyant dans leurs faiblesses la raison première de leur déchéance. Il participe à la marche sur Washington avec les chômeurs de l'armée de Kelly, mais il n'aboie pas avec la meute (« pack », « mob ») et mange à sa faim pendant que le gros de la troupe, les perdants (« stiffs »), crient famine.¹⁶ Il dénonce la machine sociale qui broie sans pitié ceux qui se laissent prendre dans l'engrenage, mais il prend parti pour ceux qui – comme lui – arrivent à y échapper. Cette force, cette volonté qui fait l'homme ne saurait toutefois assurer la survie sans la faculté d'apprendre et d'évaluer les forces en présence.

¹⁴ Jack London, op. cit., p. 245-246

¹⁵ Jack London, op. cit., p. 253

¹⁶ Voir à ce propos le chapitre *Two Thousand Stiffs* dans „*The Road*“ (p. 287 et suiv. dans l'édition anglaise).

Dans le même ordre d'idées, la description que Jack London nous livre de l'univers carcéral est imprégnée à la fois de condamnation et de respect. Bien qu'ayant réussi, pendant son court séjour en pénitencier, à tirer son épingle du jeu, il tient à nous rappeler que la prison reste la prison. Il a dit ce qu'il pouvait en dire, les horreurs dont il a été témoin restent dans sa plume :

*«I saw with my own eyes, there in that prison, things unbelievable and monstrous. And the more convinced I became, the profounder grew the respect in me for the sleuth-hunds of the law and for the whole institution of criminal justice”.*¹⁷

À sa sortie du Eire State Penitentiary, London a appris la leçon. La révolte qu'a suscitée en lui une condamnation injuste a laissé la place au désir de disparaître sans faire des vagues. Il est devenu, selon ses dires, « a wiser and humbler man ».¹⁸ Est-ce à dire que la justice a atteint son but, que la prison, tout au moins dans le cas de l'écrivain américain, s'est montrée à la hauteur de ses intentions dissuasives, sinon resocialisatrices ? Peut-être, mais la réalité que nous présente Jack London dans ses récits dépasse cette question, trop simple pour qu'une analyse puisse apporter des réponses tant soit peu sensées. L'effet dissuasif est certes indéniable, mais son impact indirect. Grâce à sa position privilégiée, London n'a pas souffert de la prison, pas assez pour que cette expérience modifie en quoi que ce soit son comportement. Le « respect » vis-à-vis de la prison et, en général, de la justice, a sa source non dans ce qu'il a subi, mais dans ce qu'il a vu. La façon de laquelle son traités ceux qui se révoltent, ce que deviennent ceux qui subissent passivement la privation de la liberté : voilà en quoi se manifeste la dissuasion, la force institutionnelle dont il a pris connaissance. Ceci dit, le jeune London, en quittant le Eire County State Penitentiary n'a aucune envie de

¹⁷ Jack London, op. cit., p. 242

¹⁸ Jack London, op. cit., p. 243

rejoindre cette autre prison qu'est la vie quotidienne du citoyen rangé. Il continue à exploiter les interstices de liberté que la société lui offre, tout en sachant que la prison fait partie des risques qu'il encourt, jusqu'à devenir une partie de son identité de *hobo*:

« *But it's all in the game. The hobo defies society, and society's watch-dogs make a living of it* ». ¹⁹

Une vie d'aventure a un prix, qu'il faut être prêt à payer. Et c'est la possibilité de devoir passer à la caisse qui rend la chose intéressante. Se déplacer clandestinement sur des trains marchandise, faire la manche, dépouiller un ivrogne ne présentent en soi aucun attrait particulier, ne serait-ce le jeu de narguer la police du rail ou les *bulls* en chasse aux vagabonds.

La prison n'est qu'un parmi les risques auxquels Jack London a été exposé au cours de sa courte vie. Assoiffé de liberté, pour autant qu'elle soit non acquise mais conquise, il la poursuivra comme chercheur d'or au Klondike, comme journaliste dans le West End londonien, au front de la guerre japoano-russe, sur les mers du Pacifique. Sa soif de vivre ne s'arrêtera que devant la mort, non sans avoir essayé une dernière fois de la narguer. C'est de cette lutte que parle un de ses derniers ouvrages, *The Star Rover* (1915). ²⁰

La revanche de l'esprit

Condamné à la prison à vie en 1894 pour avoir participé à une évasion avec prise d'otage, Ed Morrell fut incarcéré tout d'abord au pénitencier d'état de Folsom, à St. Quentin ensuite. En isolement pendant cinq ans, il fut l'objet de tortures

¹⁹ Jack London, op. cit., p. 299

²⁰ Jack London, *The Star Rover and Other Stories*, New York, Leonaur, 2005. Traduction en français: *Le vagabond des étoiles*, Paris, Phebus, 2000

répétées. Soupçonné d'avoir fait rentrer des armes dans le pénitencier, le directeur du pénitencier lui fit subir le traitement consistant à le tenir dans une camisole de force pendant plusieurs jours consécutifs, en espérant de lui faire avouer où les armes étaient cachées. Il fut libéré en 1909 par l'intermission du gouverneur général de Californie.²¹ Après sa sortie, Morrell se lia d'amitié avec Jack London, qui avait plaidé publiquement pour son pardon.

Dans *The Star Rover*, l'écrivain américain s'approprie de l'expérience d'Ed Morrell pour en faire un récit entre la réalité et la fiction. Reprenant à sa guise le thème de la primauté de l'esprit sur le corps, London raconte l'histoire d'un agronome, Darrell Standing, condamné à perpétuité pour avoir tué un collègue, peine commutée par la suite en condamnation à mort à la suite d'une tentative d'évasion, au cours de laquelle un gardien a été grièvement blessé. Standing n'est pas un détenu commode et ne perd pas une occasion pour critiquer la façon avec laquelle le pénitencier est administré. Classé « irréductible » par la direction, il fait l'objet de toute sorte de vexations, sans que celles-ci aient raison de son attitude. Lorsque la rumeur court que des explosifs ont été introduits clandestinement dans l'établissement, les soupçons tombent tout naturellement sur Standing. S'engage ainsi une lutte atroce entre le détenu et la direction, cette dernière voulant à tout prix savoir où est cachée la dynamite. Face au silence de Standing, le directeur n'hésite pas à recourir à la torture : isolement d'abord, camisole de force ensuite. C'est sans compter sur la résistance du détenu, qui trouve le moyen de s'évader de son corps meurtri et de se balader avec son esprit dans des époques et lieux différents : un thème qui sera repris plus tard, à

²¹ Cf. Ed Morrell, *The 25th Man: The Strange Story of Ed Morrell, the Hero of Jack London's Star Rover*, New Era, 1924.

quelques détails près, par Henri Charrière dans son roman autobiographique *Papillon*.²²

L'intérêt de ce récit réside moins dans les vagabondages de Sterling dans le temps et dans l'espace que dans la façon d'aborder le thème de la prison. Si dans *The Road* Jack London se refusait de décrire les horreurs de l'emprisonnement parce qu'indescriptibles et témoignait de son « respect » pour la force de cette institution, il en est tout autrement dans *The Star Rover*. Le personnage principal choisit d'emblée le chemin de l'opposition et de la résistance, au détriment d'une adaptation qui lui rendrait la privation de la liberté bien plus facile. Pas question pour Sterling de se plier à l'arbitraire, au chantage, aux absurdités du règlement, aux lubies des gardiens. Il ne s'agit pas pour lui de démontrer son innocence, mais d'affirmer son identité dans un entourage, celui de la prison, qui essaie de la lui faire oublier. La dynamite cachée devient ainsi le prétexte pour une lutte, dont les véritables enjeux dépassent les rôles formels (détenu, directeur) des parties en présence. Dans ce bras de fer, les deux contendants se font les chevaliers de deux conceptions du monde diamétralement opposées, se manifestant dans la nature des coups assésés à leur adversaire : les meurtrissures du corps d'une part, la liberté de l'esprit de l'autre. Mais une telle lutte ne peut pas avoir de véritable vainqueur, elle ne fait qu'entretenir une dynamique, dans laquelle la puissance de l'un vient renforcer la puissance de l'autre. Plus la camisole se resserre, plus l'esprit de Standing apprend à s'évader de son corps, ce qui contraint le directeur de l'établissement à serrer plus fort :

²² „Je me dis à quel point le silence absolu, l'isolement complet, total, infligé à un homme jeune, enfermé dans une cellule, peut provoquer, avant de virer à la folie, une véritable vie imaginative. Tellement intense, tellement vivante, que l'homme se dédouble littéralement. Il s'envole et va vraiment vagabonder où bon lui semble“ (Henri Charrière, *Papillon*, Paris, Laffont, 1969, p. 24). Et quelques pages plus loin: „Je me suis bien entraîné à me dédoubler. J'ai une tactique infailible. Pour vagabonder dans les étoiles avec intensité, pour voir apparaître sans peine différentes étapes passées de ma vie d'aventurier ou de mon enfance, ou pour bâtir des châteaux en Espagne avec une réalité surprenante, il faut que je me fatigue beaucoup“ (op. cit., p. 337).

*„There are those who wonder how men grow hard. Warden Atherton was a hard man. He made me hard, and my very hardness reacted on him and made him harder“.*²³

Et cet endurcissement se fait sentir aussi et surtout par le langage que London met dans la bouche de Standing. Dans une véritable orgie verbale, celui-ci apostrophe les gardiens de *„paid bravos of the smug citizens who constitute the state, full of meat and sleep...“*, de *„paid brutes of the state“*,²⁴ *„state-bought, tax-paid brutes“*,²⁵ *„your hangdog, citizen“*; la prison devient *„vile“*, la nourriture *„filthy, monotonous, innutritious“*.²⁶ Il s'insurge contre le *„smug, cottonwoofed member of society“*, le *„smug citizen“* qui se délecte de la peine de mort, pour autant que le visage du condamné lui soit caché par un capuchon.

Mais il ne s'agit là que de l'expression des derniers soubresauts du corps, d'une violence verbale ouvrant la porte à un autre niveau de liberté, celui de l'esprit. De cette violence, contrepoids de la souffrance infligée au corps, Standing en a besoin à la fois pour donner un sens à sa lutte et pour accomplir sa métamorphose. C'est le désir de vengeance, le sourire moqueur qu'il offre au directeur de prison à la fin de chaque « traitement », qui lui permet de se libérer du corps et d'aller vagabonder dans le temps et dans l'espace, au fil de la mémoire d'identités perdues. De ce fait, et contrairement aux discours d'inspiration chrétienne, l'emprisonnement apparaît ici comme une voie vers la « vraie » liberté, celle de l'esprit, sans légitimer pour autant les souffrances qu'elle inflige et l'arbitraire dont elle se nourrit. L'esprit n'est pas refuge, mais outil de résistance et de libération :

²³ Jack London, op. cit., p. 147

²⁴ Jack London, op. cit., p. 28-29

²⁵ Jack London, op. cit., p. 31

²⁶ Jack London, op. cit., p. 151

*„You prison curs, you don't know what a man is. You think a man is made in your own cowardly images. Behold, I am a man. You are feeblings. I am your master“[...]They were slaves. I was free spirit“.*²⁷

La lutte continue, mais London a inversé la donne, le pouvoir est maintenant du côté de Standing. Une fois reconnue la primauté de l'esprit sur le corps, ni la camisole de force, ni les murs de la prison ne sont à même de le retenir :

*„One thing of great value I learned in the long, pain-weary hours of waking – namely, the mastery of the body by the mind. [...] Your body don't count. You're the boss. You don't need any body. [...] When your body is all dead, and you are all there yet, you just skin out and leave your body. And when you leave your body you leave the cell. Stone walls and iron doors are to hold bodies in. They can't hold the spirit in“.*²⁸

Bien que *The Star Rover* n'ait pas de référence autobiographique immédiate, on peut s'étonner à ce que Jack London aborde dans *The Star Rover* un thème qui semble contredire la philosophie dont il s'est nourri dans les ouvrages précédents. Lecteur assidu de Nietzsche et de Darwin, admirateur de la nature en tant qu'espace de liberté, London n'a cessé de glorifier l'aptitude du corps à défier toutes sortes de situations et de construire ses personnages en fonction de leur force physique. Pourquoi donc cette volte-face en faveur de l'esprit, considéré désormais comme la seule réalité dont il faut tenir compte?

Lorsqu'il commence à écrire *The Star Rover*, en 1913, Jack London vient de subir plusieurs revers qui ont bouleversé sa vie : il a perdu ses deux enfants, un

²⁷ Jack London, op. cit., p. 191.

²⁸ Jack London, op. cit., p. 68-70

incendie a ravagé sa maison, la *Wolf House*, sa santé se dégrade. La confiance dans sa vigueur physique le quitte, il faut trouver autre chose pour garder le contrôle sur sa destinée, pour ne pas devoir rejoindre la masse des « faibles ». Et c'est vers l'esprit que s'oriente son regard, sans pour autant tomber dans la spiritualité. En effet, la valorisation de l'esprit nous renvoie à un autre aspect de la *Weltanschauung* nietzschéenne, notamment à l'importance accordée à la volonté. Se détacher du corps, surpasser la souffrance physique est considérée par Jack London comme par Nietzsche une « *exhibition of will* »,²⁹ un acte de courage, dont sont incapables les citoyens ordinaires, que l'écrivain apostrophe de « *flesh-worshippers* »³⁰. L'esprit de Jack London est un esprit dans la vie, non un esprit qui renie la vie. Ses vagabondages l'amènent à se réincarner dans d'autres corps, non à se perdre dans la transcendance. Loin du mysticisme larmoyant d'un Silvio Pellico³¹ et du romantisme qui informe maints écrits sur la prison, London fait de l'esprit une arme qui tranche dans la chair de ses ennemis et qui fonde la supériorité de celui qui veut bien en faire usage. Il évite ainsi de transformer la prison en sanctuaire, comme le fera plus tard Jean Genet, tout en lui attribuant, par la souffrance qu'elle génère, le statut de lieu privilégié. Si le pénitencier lui apparaît rétrospectivement comme « *a training school of philosophy* »³², la prison reste ce qu'elle est, à savoir le témoin de l'abjection morale de l'humanité bien-pensante :

*„I have never known cruelty more terrible, nor so terrible as the cruelty of our prison system of today“.*³³

²⁹ Jack London, op. cit., p. 152. Nietzsche parle de „Wille zur Macht“, de volonté de pouvoir

³⁰ Jack London, op. cit., p. 265.

³¹ Silvio Pellico, *Le mie prigioni*, Milano, Mondadori, 1986 (publié pour la première fois en 1868). Traduction en français: *Mes prisons*, Kessinger Publishing, 2010.

³² Jack London, op. cit., p. 25.

³³ Jack London, op. cit., (p. 295).

En fait, London voit dans la justice et dans l'emprisonnement la preuve de la décadence morale de l'humanité :

*„ Man, the individual, has made no moral progress in the past ten thousand years. [...] Training ist he only moral difference between the man of today and the man of ten thousand years ago. Under his thin skin of morality which he has polished onto him, he ist he same savage that he was ten thousand years ago“.*³⁴

Des loups parmi les loups, que ce soit en prison ou à l'extérieur. Les hommes n'ont rien appris, mis à part la patine de moralité dont ils se sont affublés tout au long du processus de civilisation. Ils ont perdu les bons instincts, en ne gardant que les pires. Le regard désabusé que Jack London pose sur l'humanité est sans appel et ne laisse aucune issue : sauf la camisole de force, dont l'écrivain serre lui-même les liens, jusqu'à en mourir.

Claudio Besozzi

³⁴ Jack London, op. cit., p. 294-295